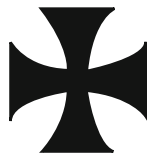


**GILLES
LEGARDINIER**

**LE SECRET
DE LA CITÉ
SANS SOLEIL**

**La plus fascinante
des énigmes
livre enfin sa clé...**

LE SECRET
DE LA CITÉ
SANS SOLEIL



DU MÊME AUTEUR

L'Exil des anges, Fleuve Éditions, 2009 ; Pocket, 2010.

Nous étions les hommes, Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2014.

Demain j'arrête !, Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2012.

Complètement cramé !, Fleuve Éditions, 2012 ; Pocket, 2014.

Et soudain tout change, Fleuve Éditions, 2013 ; Pocket, 2014.

Ça peut pas rater !, Fleuve Éditions, 2014 ; Pocket, 2016.

Quelqu'un pour qui trembler, Fleuve Éditions, 2015 ; Pocket, 2017.

Le Premier Miracle, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

Une fois dans ma vie, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.

Vaut-il mieux être toute petite ou abandonné à la naissance ?, avec Mimie Mathy, Belfond, 2017 ; Le Livre de Poche, 2018.

Comme une ombre, avec Pascale Legardinier, J'ai lu, 2018.

J'ai encore menti !, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.

Les phrases interdites si vous voulez rester en couple, avec Pascale Legardinier, J'ai lu, 2019.

Pour un instant d'éternité, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.

Une chance sur un milliard, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Mardi soir, 19 H, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022.

GILLES LEGARDINIER

LE **SECRET**
DE LA **CITÉ**
SANS **SOLEIL**

ROMAN



©Flammarion, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la moitié sans qui je ne peux pas vivre.
À ceux sans qui je n'aurais pas de raisons.
Aux rêveurs sans qui le monde n'avance pas.*

1

Il faisait nuit, un peu froid. Le long des berges de la Seine désertes, les arbres dénudés s'alignaient, leurs branches privées de feuilles se découpant sur le ciel obscur. Il régnait par ici une quiétude devenue rare si près de Paris, et comme souvent en cette saison, nous n'étions que deux à courir ce soir-là. L'hiver commençait à peine, mais il se faisait déjà sentir dans la morsure de l'air qui glaçait nos poumons.

La course à pied n'avait jamais été un plaisir pour moi, ce n'était que le prétexte pour partager un moment avec Nathan. Ces trop rares heures nous permettaient de discuter entre nous, entre amis.

Depuis plusieurs années, le rituel s'était instauré, immuable : chaque fois que je me trouvais en France, je passais le chercher après son travail ; nous partions alors tous les deux du centre de Rueil en direction des rives du fleuve. L'aller – cinq kilomètres environ – se faisait en courant, après quoi, forts de ce maigre exploit, nous nous autorisions à revenir en marchant, et surtout en discutant. Pour nous, c'était cela l'important. Nous abordions des sujets aussi

variés qu'imprévisibles ; le genre de conversation que les hommes ont d'ordinaire autour d'un verre.

Nathan était bien davantage que mon plus vieil ami. Il était le frère que je n'avais jamais eu, et un repère dans ma drôle de vie. Il possédait beaucoup de ce qui me manquait : un optimisme à toute épreuve, et surtout, l'insouciance...

Les lumignons électriques plantés à intervalles réguliers au bord de l'ancien chemin de halage projetaient à notre passage nos ombres mouvantes et démesurément déformées sur les buissons. Concentrés sur notre course, nous ne parlions pas encore. Les seuls sons audibles étaient ceux de nos foulées sur le chemin de terre pauvrement éclairé, nos profondes respirations, et le vent dans les dernières feuilles restées accrochées aux branches.

Dieu que j'aimais ces moments... Ils étaient comme une revanche sur ma solitude. Durant ces quelques heures loin de tout le reste, je réapprenais à vivre, à croire que le monde était ce qu'il avait l'air d'être, que ma vie était normale. C'était inespéré. Vital.

Sur le fleuve, une péniche chargée de sable glissait en ronflant dans le même sens que nous, sombre masse fendant des flots plus noirs encore. Sur le pont avant, dans la lueur des fenêtres de la cabine, un jeune garçon manœuvrait une large virole.

Notre modeste rythme allait tout de même nous permettre de doubler ce monstre flottant. Ce n'était pas la première fois, ça n'avait rien d'une performance, c'était juste amusant. Nos

ombres bondissaient de buisson en buisson, le murmure de la Seine parvenait presque à couvrir les lointaines rumeurs de la ville.

Je me suis souvent demandé comment les choses auraient tourné si nous avions rebroussé chemin à ce moment-là. Mais en cet instant ne comptaient que nos souffles, le nuage de notre haleine qui s'estompait aussitôt formé, nos cœurs qui battaient, la cadence étouffée de nos semelles. Le garçon se redressa, appela son père.

Nous arrivâmes à la hauteur du golf, une immense étendue de gazon ponctuée çà et là par les taches plus claires des bunkers de sable. Le terrain était trop récent pour que les arbres aient eu le temps de grandir ; de toute façon, d'ici dix ans, les immeubles auraient tout envahi.

Le terme de notre course se profilait déjà : le bâtiment de meulière marquant notre ligne d'arrivée était en vue. Dans quelques instants, ce serait le demi-tour, la fin de notre « marathon ». Nathan me parlerait de Noël qui approchait, et moi de ce que je pouvais lui dire de mon travail. C'est fou l'importance que peut prendre le futile lorsqu'on en a besoin.

Puis, brusquement, tout a basculé. Un rugissement sourd, immensément puissant, les mains sur les oreilles, et là, juste devant nous, il a fait jour.

2

Le silence, comme une chape de plomb. À terre, sonné, les yeux clos, j'avais l'odeur humide des feuilles mortes dans les narines. Je ne sentais plus mes jambes ni mon bras gauche. Rien d'autre n'existait que ce parfum de feuilles.

L'explosion avait été d'une violence inouïe. Le tonnerre de la déflagration résonnait encore à mes oreilles assourdies. Pour le moment, je n'éprouvais aucune douleur. Sans doute le choc.

Ma première pensée cohérente fut pour Nathan. En faisant un effort considérable, je réussis à soulever un bras. J'avais la sensation d'être entier, mais dans le désordre. J'ouvris péniblement les yeux. La vision encore brouillée, je battis des paupières. Je ne reconnaissais rien. Sur un rayon de quinze mètres, tout avait été détruit, le grillage du golf arraché, les bosquets déracinés, la terre pulvérisée. Au beau milieu du chemin s'ouvrait un cratère impressionnant.

La charge ne devait pas avoir sauté depuis longtemps car il n'y avait encore personne dans les parages. Tout était étrangement calme,

silencieux, irréel. Les débris jonchant le sol, mon sang qui s'infiltrait lentement dans la terre... Ça ne pouvait être qu'un rêve. Un cauchemar.

Mes tempes cognaient. Toujours aucun signe de Nathan. L'angoisse montait. J'essayai de me redresser. L'obscurité était presque complète, les premiers lumignons épargnés par le souffle se trouvaient si loin... Le temps s'étirait, déformé, incroyablement long ; mes pensées se télescopaient, confuses.

Je me laissai rouler sur le côté, puis me traînai jusqu'à un banc, ou plutôt ce qu'il en restait. Ces quelques mètres en rampant me demandèrent plus d'efforts que tous nos joggings réunis.

Le montant de fonte brisé fit un bon appui et, m'aidant de mon bras valide, je parvins à m'agenouiller. Nathan ne pouvait pas être loin, nous courions côte à côte quand tout avait sauté. Mais je ne voyais rien de mon ami. Ni vêtements ni corps. À ce stade, même un membre déchiqueté aurait été moins alarmant que l'absence.

Une sirène s'éleva au loin. La police, les pompiers ? Impossible à dire. Mon esprit s'engluait, j'avais de plus en plus de mal à réfléchir. Seules quelques images fortes transperçaient le chaos : Nathan, peut-être mort, le Groupe et les Frères, probablement déjà avertis...

Même si sur l'instant je n'en avais pas conscience, je n'avais déjà plus aucun doute sur la cause de cet attentat. Un brouillard blanc envahit peu à peu mon champ de vision et je m'écroulai, inconscient.

3

— Il revient à lui.

La voix m'était familière, tout comme le vacarme environnant, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. J'étais allongé sur le dos, maintenu par des sangles. La silhouette floue d'un homme se pencha sur moi.

— Tu as eu de la chance de t'en sortir vivant.

Ce vrombissement régulier, ces vibrations, ce balancement... Un hélicoptère.

— Ce n'est pas humain une chance pareille, quatre kilos de plastic et tu n'as presque rien... Tu vas pouvoir verser une prime à ton ange gardien !

Ce timbre, ce léger accent britannique... C'était Derek. Plus de dix ans que nous nous connaissions lui et moi. Quelqu'un de fiable.

— Ne bouge pas, reste calme. Tu n'as apparemment rien de cassé, mais tu es loin d'être indemne.

Mon cerveau tournait au ralenti, nimbé d'une gangue de douleur sourde. Les questions s'évanouissaient avant que j'aie pu les formuler. Ma vision restait brouillée.

— On t'a injecté un antalgique et un décontractant. Tu vas dormir encore un peu, c'est préférable. Tu ne risques plus rien maintenant.

Il fit un geste vers quelqu'un que je ne voyais pas.

— Docteur, il ne faut pas qu'il se réveille trop.

Je sentis une aiguille pénétrer dans mon bras et sombrai aussitôt.

La compresse imbibée d'eau fraîche que l'on venait de me poser sur le front me tira de ma léthargie. L'hélico volait toujours. Une femme à l'expression soucieuse m'épongeait le visage.

— Ne te force pas à parler, me conseilla Derek, assis à mes côtés. On aura tout le temps à l'abbaye. On arrive dans quelques minutes.

La femme se mit à préparer une nouvelle seringue. Derek l'arrêta.

— Laissez, docteur. Il vaut mieux qu'il ait les idées claires maintenant.

Elle hésita, mais reposa l'instrument. Le ronflement de l'hélico se fit plus grave ; par les hublots, j'aperçus les cimes des arbres éclairées dans la nuit. Nous nous posions. Quelle heure pouvait-il bien être ?

Presque immédiatement après que les patins de l'engin eurent touché le sol, le panneau latéral coulisssa avec fracas. La violente lumière des projecteurs envahit l'habitacle, je clignai des yeux. Je sentis ma civière glisser et me retrouvai dehors, toujours incapable de bouger, les paupières aux trois quarts closes pour me protéger de la forte luminosité.

La haute silhouette de Derek marchait à ma hauteur. Il ne me quittait pas des yeux. Quelqu'un d'autre vint le rejoindre.

— Salut, *old fellow* !

Fallait-il que je sois en piteux état pour qu'Andrew se croie obligé d'adopter ce ton fausement désinvolte... Lui aussi, je le connaissais de longue date. Nous avons suivi la même formation – il disait que nous étions « frères de souffrance ». De quelques mois mon cadet, il était anglais, comme Derek, et bilingue jusque dans les jeux de mots les plus tordus.

— Tu vas d'abord passer un maximum d'examens. Le Conseil au complet sera là d'ici quelques heures. C'est quand même un comble : toi, piégé par des explosifs !

Le bruit des rotors s'éloigna. J'avais froid. Nous avançons vite. Entre la nuit noire et les rampes éblouissantes, je ne distinguais toujours rien de précis, mais je devinais les arbres tout proches. Le murmure du vent dans les branches nues me remit brutalement en mémoire l'horreur que je venais de vivre.

Notre petit convoi franchit une porte gothique, une enfilade de corridors, puis une galerie à piliers ouverte sur l'extérieur – un cloître. Les roues de la civière résonnaient sur le dallage séculaire. Je ne voyais que la voûte de pierre qui défilait au-dessus de moi.

J'entendais Derek et Andrew discuter rapidement dans leur langue maternelle. Je ne comprenais pas ce qu'ils se disaient : dans l'état qui était le mien, rien qu'identifier la langue exigeait un effort.

Après un dernier virage, nous nous arrê tâmes devant un panneau métallique. Celui-ci coulis sa et nous entrâmes dans ce qui devait être un ascenseur. Derek appuya sur plusieurs touches

– probablement un code – et, lentement, nous descendîmes.

Impossible d'estimer le nombre d'étages que nous parcourûmes avant que la porte ne s'ouvre à nouveau. À en juger par les plafonds, le cadre n'était plus du tout le même. Les néons et les dalles de polystyrène évoquaient davantage un bâtiment administratif qu'une abbaye.

Quelques instants plus tard, toute une équipe médicale me prit en charge dans ce qui ressemblait à une salle d'opération parfaitement équipée. J'avais toujours l'esprit en veilleuse ; la totalité de mon maigre potentiel était accaparée par l'observation de ce qui m'entourait. Derek n'était plus là.

Pendant ce qui me parut des heures, on me fit passer des radios, des scanners, des échographies, des électrocardiogrammes, des électro-encéphalogrammes et d'autres examens que je n'identifiai pas, puis la femme médecin de l'hélicoptère vint me dire que, hormis une profonde coupure au bras gauche qu'il avait fallu suturer, je ne souffrais que de brûlures superficielles et de contusions. J'étais globalement en bon état.

Andrew plaisanta sur ma chance et l'ironie de la situation, mais le cœur n'y était pas. Il resta un moment à me fixer, silencieux, puis me pressa doucement l'épaule avant de me quitter.

La femme s'approcha, me saisit fermement l'avant-bras et m'injecta un liquide translucide. Je plongeai instantanément dans le sommeil.

Lorsque Andrew pénétra dans ma chambre, il faisait tout juste jour mais j'étais déjà réveillé. Il me sourit, visiblement soulagé de me trouver conscient.

— Eh bien, je suis heureux de voir que tu as moins mauvaise mine qu'hier. Comment te sens-tu ?

— Comme si j'avais servi de punching-ball à Hulk en pleine crise.

C'étaient les premiers mots que je prononçais depuis l'explosion. Ma propre voix me parut étrange, trop rauque. Mon ami eut la bonté de sourire à ma pauvre blague.

— Essaie de te lever doucement, fais gaffe aux vertiges. Tout le monde t'attend. Tu crois que ça ira ?

Je me redressai et me mis debout avec prudence. Chaque muscle m'élançait douloureusement, mais je serrai les dents et m'habillai le plus rapidement possible en essayant de ménager mon bras blessé que couvrait un long bandage.

Andrew me précéda dans le dédale de la superbe bâtisse. J'étais déjà venu ici, deux

fois. Nous nous trouvions en Écosse, dans le nord-ouest de la région des Highlands. Le Groupe avait racheté cette abbaye du XIII^e siècle quelques années auparavant, permettant ainsi à la Confrérie d'y poursuivre ses activités monastiques. Je savais que d'importants travaux de restauration avaient été entrepris, mais j'ignorais qu'on y avait construit des sous-sols et un mini-hôpital.

Arrivé devant l'ancien réfectoire des frères convers qui faisait désormais office de salle du Conseil, Andrew se tourna vers moi.

— Ça va être dur, mais ne t'inquiète pas, personne ne te laissera tomber.

Il poussa la lourde porte et me fit entrer.

La lumière matinale pénétrait dans la vaste pièce par des ouvertures en ogive. Autour d'une table massive étaient assises huit personnes. Je m'avançai vers elles. Le Conseil du Groupe était désormais au complet.

Derek fut le premier à parler :

— Content de te revoir. Tu as l'air en forme pour quelqu'un qui vient d'échapper à un attentat...

Une voix féminine s'empessa d'ajouter :

— On est tous tellement heureux de te voir en vie !

À l'autre bout de la table, Kathleen me souriait avec chaleur. C'était une femme remarquable. Ses hautes responsabilités au sein du Groupe n'avaient altéré ni sa douceur ni sa bienveillance, et jamais je ne l'avais vue confondre détermination et dureté. Elle m'observait, attentive.

Je la remerciai d'un hochement de tête. Je n'avais à l'esprit qu'une seule question, que je posai avant même de prendre place. Cela faisait des heures que j'attendais la réponse.

— Que s'est-il passé ? Où est Nathan ? Est-il vivant ?

William éleva la voix en m'indiquant posément ma chaise :

— Assieds-toi.

J'obéis. Nous lui obéissions tous. Le charisme de notre supérieur et son autorité tranquille le rendaient plus impressionnant encore que sa stature.

— Nathan va bien. Il a eu presque autant de chance que toi. Il est à Paris, à l'hôpital du Val-de-Grâce. Deux de ses médecins sont des nôtres. Il devrait sortir d'ici quelques jours.

Je recommençai à respirer. J'avais de la peine à y croire : tellement d'images horribles m'avaient traversé l'esprit depuis l'attentat... Mais la confiance que j'avais en William – comme en tous ceux autour de cette table – était infiniment plus grande que mes doutes, et je me sentis soulagé. Rien d'irréparable ne s'était produit jusqu'à présent.

Antoine, l'autre Français du Conseil, prit la parole à son tour. Comme moi, il travaillait officiellement pour une multinationale du cinéma et de la communication. Les tournages de films occasionnent beaucoup de déplacements dans le monde ; ils justifient que l'on s'intéresse à des informations dans des domaines variés et que l'on ait besoin de matériel de toute sorte. C'était l'idéal pour nos activités.

— On ne sait pas d'où ils ont déclenché l'explosion, dit-il, mais étant donné la puissance de la charge, il n'y a aucun doute : ils voulaient ta peau.

Il me tendit des photos agrandies du lieu de l'attentat. À la lumière du jour, les clichés révélaient l'ampleur spectaculaire des dégâts.

— Vous ne devez votre vie qu'à cet arbre, précisa-t-il. Il a encaissé les projections et le souffle à votre place.

De l'index, il montrait un saule pleureur aux branches arrachées et au tronc lacéré, vrillé sur lui-même.

— Quelques foulées de plus et vous y restiez...

Pendant plus de trois heures, nous travaillâmes ensemble à assembler les pièces du puzzle. À nous tous, nous avons la presque totalité des réponses. Excepté celles qui concernaient l'avenir.

J'avais besoin de prendre un peu de recul pour réfléchir à la situation terrifiante qui était la mienne – et dans laquelle j'avais sans le vouloir plongé Nathan. Andrew me suggéra d'aller marcher un peu.

L'Écosse avait toujours été l'une de mes régions préférées, particulièrement la côte ouest des Highlands. Il y avait là-bas une force et une authenticité uniques. Le mauvais temps protégeait des vacanciers en quête de loisirs faciles, la rudesse des habitants préservait de l'hypocrisie. Les Écossais adoraient les Français – n'étions-nous pas les derniers à avoir vaincu les Anglais ? En vertu du vieux principe voulant que les ennemis de nos ennemis soient nos amis, nous étions toujours accueillis à bras ouverts au nom de l'*Auld Alliance*.

J'aimais les étendues de bruyère ondulant à l'infini pour tout à coup s'effondrer dans la mer, les troupeaux de moutons émaillant de blanc les collines sauvages aux nuances d'ocre, de brun et de vert, les silhouettes des rapaces haut dans le ciel, les cerfs à la robe cuivrée que l'on croisait au détour d'une vallée, et même les

sangliers, fous pendant la saison des amours... Je me sentais toujours plus intensément vivant lorsque je respirais les parfums de terre et de bois ou contemplais les lochs allant du bleu outremer au gris acier. Tous les sens étaient captivés par ces endroits magiques, chargés d'histoire.

C'est dans ce genre de lieu qu'un homme peut réfléchir sans se tromper, et c'est justement ce dont j'avais besoin.

Selon nos règles, lorsqu'un élément du Groupe était visé, le plus simple et le plus efficace pour sa sécurité était de le faire mourir. Bien évidemment, il ne s'agissait pas d'un assassinat, mais d'une mort légale, administrative. On lui offrait une autre identité, une nouvelle vie, et les moyens de la mener confortablement. À cette opération s'ajoutait l'interdiction formelle de garder le moindre lien avec la vie d'avant. Ni famille, ni parents, ni amis. Personne. De ce prix impossible dépendaient la survie de l'individu menacé et celle du réseau.

Nous marchâmes jusqu'au sommet de la colline McLoess. De là où nous nous assîmes, nous dominions la lande jusqu'à la falaise et l'abbaye, presque invisible au creux de son vallon.

Andrew rompit le silence :

— Tu sais qu'aucune décision ne sera prise contre ton intérêt, dit-il gravement. Tu as toi-même réglé plusieurs fois ce genre de cas, et tout le monde s'en est toujours sorti. Ne t'inquiète pas. Le délai de réaction nous laisse encore trente-six heures, nous n'avons pas à nous précipiter.

Je prenais peu à peu conscience de ce qu'était mon vrai problème. J'avais subi un attentat ciblé, ce qui signifiait que j'étais découvert. L'espèce de respect tacite qui régnait d'ordinaire entre nos deux camps avait été rompu. En cherchant à m'éliminer, nos ennemis avaient voulu porter un coup destructeur à la tête du Groupe. J'étais gênant au plus haut point pour eux ; les dernières opérations que j'avais orchestrées contre leurs réseaux de vente d'armes avaient été si efficaces qu'ils n'avaient plus d'autre choix que d'attaquer. Et lorsque les structures sont imprenables, on vise les individus.

L'avenir du Groupe était en jeu et pourtant, ma seule et unique préoccupation était de savoir comment faire pour retrouver ceux qui faisaient ma vie.

Malgré la chaleur de sa voix, Andrew ne parvenait pas à apaiser mes craintes.

— N'oublie pas ce que la toubib t'a dit. Tout va bien, mais donne-toi le temps de surmonter le choc. Il te faut du repos, du repos et encore du repos !

Nous prîmes le chemin du retour, sans qu'aucun de nous ait d'illusion sur ce que pensait l'autre. Du repos, alors que j'avais moins de deux jours pour décider du reste de ma vie...

Avant de rejoindre les autres, je passai à l'infirmierie faire changer mes pansements.

— C'est bien, constata l'infirmière, satisfaite. Les points de suture sont propres. Il n'y a aucune trace d'infection. Vous vous en tirez avec une belle cicatrice. Je pense que vous pouvez désormais faire vos soins vous-même. Surveillez la plaie, elle doit rester saine. Pour le reste, à ce que l'on m'a dit, vous avez l'habitude des brûlures...

Lorsque je me présentai en salle du Conseil, l'effervescence régnait. Kathleen, en grande discussion avec William, m'adressa un sourire de loin et reporta aussitôt son attention sur l'écran de son ordinateur portable. Andrew me fit signe – il était au téléphone et marchait de long en large au fond de la pièce, l'air tendu. Ce qui m'arrivait ne devait affecter notre fonctionnement en aucune manière, tous le savaient. Moi le premier.

Antoine vint à ma rencontre.

— Nous nous sommes réparti tes dossiers pour te laisser le temps de te retourner. Derek aura sans doute besoin de toi pour être vraiment

au taquet sur deux ou trois trucs, notamment sur l'opération à Genève. C'est plutôt pointu...

J'opinai en silence. Il me questionna sur mes intentions. Je savais où j'en étais, et je n'avais pas beaucoup d'options.

— Je dois d'abord faire le point, seul. Prendre les décisions nécessaires au niveau du Groupe ne sera pas difficile, mais les accepter à titre personnel sera une autre paire de manches. Je connais trop bien nos mécanismes pour me mentir. D'ici vingt-quatre heures, soit je refais surface avec une pirouette du style « j'étais inconscient et un sans-abri m'a recueilli », soit on décide de me faire mourir, et ils retrouveront un corps dans la Seine, tellement abîmé par l'explosion et bouffi par la flotte que seuls mes vêtements permettront de l'identifier.

La lucidité de ma remarque réduisit à néant la belle humeur qu'Antoine s'efforçait d'afficher.

— Ne m'en veux pas, dis-je en lui posant la main sur l'épaule. Je sais que notre mission dépasse nos intérêts personnels, même maintenant j'en reste conscient. Il faut seulement que je réfléchisse à tout.

Sur ces mots, je quittai la pièce. Je m'en voulais sincèrement de le laisser comme ça. J'avais déjà fait l'expérience de sa situation. Il devait être empli de deux des sentiments que l'on supporte le moins quand on a notre caractère : l'impuissance et la tristesse.

Absorbé dans mes pensées, j'empruntai un Range Rover pour gagner une haute falaise à quelques kilomètres de l'abbaye, Sedgewick Head. Je me garai et pris le petit sentier que

mon Maître et moi avions suivi dix ans auparavant. Cela me faisait drôle de revenir ici seul, confronté à un problème auquel j'avais été théoriquement préparé. La théorie ne valait plus rien et la pratique me paraissait insurmontable.

À l'époque, j'avais à peine vingt ans, de l'énergie et de l'espoir à revendre. Je suivais une formation d'artificier de cinéma et j'avais déjà travaillé sur quelques superproductions. Je vivais mon rêve, parmi les meilleurs professionnels. Le feu est l'élément le plus fascinant de la Création, il a la puissance, la pureté, l'indépendance. L'une de mes premières leçons m'avait appris à le considérer comme un être à part entière.

— Respecte-le et il te respectera, brave-le et il te détruira.

Mon Maître m'avait dit ces mots. Pas une fois ils ne se sont démentis.

J'alternais un apprentissage poussé de la chimie des explosifs avec des tournages. Nous avions fait exploser à peu près n'importe quoi, depuis des véhicules jusqu'à des gratte-ciel, et brûlé presque tout le gratin – si j'ose ce jeu de mots – du cinéma mondial. Durant ces années, mes professeurs me transmirent leur savoir, mes Maîtres m'enseignèrent la sagesse, et le feu m'apprit l'humilité.

En progressant dans le métier, je m'aperçus que tous les grands se connaissaient et travaillaient ensemble, mais surtout qu'ils avaient en commun un esprit, une philosophie, une chaleur et une sincérité qui n'avaient rien à voir avec l'image futile que le public se fait d'eux.

C'étaient pour beaucoup des gens simples, d'une profonde humanité. Loin des médias et des modes, tous s'investissaient activement au service de causes ou de fondations.

Un coup de vent m'apporta les effluves salés de l'océan. Le ciel se couvrait. C'était plus que fréquent, mais sous les nuages sombres et gonflés de pluie, le paysage dégagait une force qu'aucun soleil n'offrirait jamais. Le sentier longeait la lande, descendant vers la mer par paliers. Les vagues battaient le flanc de la falaise avec une régularité obstinée. Les innombrables siècles d'assaut des marées avaient à peine émoussé la roche ; quelques blocs noirs et luisants, tels des dos d'animaux marins redoutables, surgissaient brièvement entre les flots. Ces mêmes roches avaient préservé la région de bien des conquêtes.

Dix ans que je n'étais pas venu, et rien ne semblait avoir changé. Les mêmes cris d'oiseaux, le même tonnerre de la mer, le même vent chargé d'embruns, le même rocher moussu où nous nous étions assis.

L'une des choses qui m'avaient donné envie d'en savoir plus sur le Groupe, puis sur la Confrérie, était l'esprit des gens qui semblaient en faire partie. Je pensais avoir découvert seul l'existence de ce petit noyau ; je compris par la suite qu'il n'en était rien et que je n'avais fait que voir ce qui m'était montré.

Je me souvenais de tout.

— Le vrai pouvoir n'est pas aux mains de ceux qui prétendent diriger, m'avait expliqué mon Maître. Dire et promettre ne sert à rien, il faut agir. Une multinationale est plus à même

de faire appliquer une idée que n'importe quel homme d'État.

Nous avons conversé longuement. À l'opposé de tous les principes totalitaires, personne n'essayait de m'inculquer de force une idéologie au profit d'un pouvoir. On me laissait suivre mon propre raisonnement, me poser mes propres questions. Ces gens ne faisaient que révéler en moi des idées qui m'étaient personnelles.

Ce jour-là, nous avons parlé du fait que les hommes sont en guerre les uns contre les autres depuis la nuit des temps. Certains se battent pour eux-mêmes, pour l'argent, pour ce qu'ils croient être le pouvoir. Face à ceux-là, d'autres pensent que la seule chose dont nous ayons tous besoin, c'est de vivre en paix et de ressentir. Entre les deux, il y a les gens ordinaires, ceux qui se disent que ça pourrait être pire, ceux qui subissent les combats et les injustices sans jamais pouvoir s'en sortir, ceux qui meurent de faim, de soif, de maladie, et de tant d'autres raisons...

Il n'y a dans ce schéma ni froideur, ni mépris, ni appel à la révolte – ça aussi, j'ai mis longtemps à l'admettre. Il n'est pas question de bons, de méchants, d'êtres élus ou de quoi que ce soit d'autre. Aucune place n'est la meilleure. Chacun agit selon ses convictions.

C'est presque de l'égoïsme de vouloir que les choses s'améliorent quand on se rend compte qu'elles vont mal et qu'on est incapable d'y rester indifférent.

Les premières gouttes heurtèrent mon front. Le célèbre crachin écossais faisait son entrée. La marée devait être descendante car

je distinguais à présent le pied de la falaise. La mer est comme la vie : quand on la regarde de près, il n'y a que chaos et tempête, mais au loin, à l'horizon, tout est calme et immobile.

Pour ce qui était de ma propre existence, j'avais le nez dans une déferlante.

Le jour commençait à décliner, je devais regagner l'abbaye. Sur le trajet du retour, les fous de Bassan m'accompagnèrent en criant.

Depuis l'attaque, mon esprit était pour le moins désorganisé ; j'avais des pensées étranges, pas du tout comme à l'accoutumée. Sur ce plan-là, l'attentat était une réussite.

Lorsque je revins au domaine au volant du Range, la nuit était tombée. Aucune barrière n'en marquait l'entrée, rien qu'une large ouverture dans un mur bas de vieilles pierres empilées, et pourtant c'était l'un des lieux les mieux protégés du Groupe.

L'abbaye se révéla au détour du chemin. Sa façade couverte de vigne vierge rendue luisante par la pluie s'illumina dans les phares.

Andrew m'attendait en haut des marches, sous le porche.

— J'étais inquiet, tu n'as pas eu de problèmes ?

— Pas cette fois. Hier soir m'a suffi !

Il ne trouva pas ça drôle. Depuis mon arrivée, je n'avais pas beaucoup fait rire... Andrew était sans doute le plus touché par ce qui m'arrivait. Quelle que soit la décision prise, j'étais certain de le conserver comme allié. C'était déjà un réconfort. Je sentais son constant soutien, comme avant les tournages difficiles ou les opérations dangereuses. Nous avions partagé le pire et le meilleur de notre apprentissage. Il comprenait tout de ma façon de voir, et pour cause : nous avions la même.

Il savait déjà que je n'accepterais pas de disparaître.

Je secouai les gouttes de pluie tombées sur moi durant les quelques mètres qui séparaient la voiture du bâtiment et pénétrai à l'intérieur. Je n'avais pas eu de nouvelles de Nathan depuis la veille, j'entraînai donc Andrew vers la salle des transmissions – ici, nous n'utilisions que des lignes sécurisées et cryptées pour communiquer avec l'extérieur. Les smartphones, trop facilement traçables, étaient bannis. De toute façon, je ne pouvais me manifester auprès de personne tant que cette affaire ne serait pas réglée.

Les toubibs qui le suivaient affirmaient que Nathan allait bien, physiquement parlant. Mais il voulait savoir pourquoi j'étais introuvable, moi ou mon cadavre ; il insistait pour retourner sur les lieux de l'attentat. Il voulait me retrouver.

Dans les médias, l'explosion avait été présentée soit comme un accident inexplicable, soit comme un règlement de comptes contre le programme immobilier du golf... La piste du terrorisme était bien sûr explorée, mais il n'y avait eu aucune revendication, et le lieu n'avait a priori aucun sens pour quelque cause ou idéologie que ce soit...

Il restait encore un peu de temps avant le dîner. Andrew retourna avancer avec l'équipe, mais puisque je ne pouvais pas être utile pour le moment, je décidai d'aller à la bibliothèque.

Celle qui avait été aménagée dans l'abbaye était toujours située là où les Cisterciens l'avaient créée huit siècles plus tôt. Elle s'étendait à

présent également dans l'ancien scriptorium. J'avais toujours aimé les bibliothèques : elles sont l'expression de la richesse de la vie, du savoir, de la liberté d'apprendre, de la transmission de l'expérience par-delà la mort.

Sous les voûtes en ogive, des volumes s'alignaient à perte de vue, couvrant les murs. Sur de sobres tables de chêne placées dans les travées entre les piliers, des Frères en habit, tunique blanche et scapulaire noir, travaillaient en silence. Certains des ouvrages conservés et étudiés ici avaient plus de neuf cents ans. Ils avaient réchappé des folies de l'histoire, souvent grâce aux ordres religieux qui, les premiers, avaient constitué des archives écrites, consignait et protégeant le savoir.

Les moines qui étudiaient ici poursuivaient la mission que s'étaient fixée leurs frères plus d'un millénaire avant eux. L'esprit restait identique, même si l'informatique avait remplacé le parchemin et les plumes.

L'odeur du vieux papier et des reliures pluri-séculaires, le poids d'un ancestral volume traitant de magies d'une autre époque, le côté désuet de savoirs simples aujourd'hui trop souvent oubliés, la douceur d'une couverture de cuir usée par des dizaines et des dizaines de mains respectueuses, tous ces grimoires, ces codex, ces comptes rendus d'expériences scientifiques, ces traités de médecine, d'arithmétique, d'architecture, de philosophie ou de géographie, ces ouvrages en provenance de tant de pays... Cet univers entier donnait envie de rester là, à apprendre les vies que d'autres avaient vécues.

J'allais de livre en livre comme une abeille à la recherche du pollen ; décidément, on n'a jamais assez de temps. Les Frères me regardaient faire, approuvant de loin ma curiosité et ma révérence pour les ouvrages que j'avais la chance de pouvoir ouvrir.

Je ne vis pas les heures passer, et fus surpris quand un garde vint m'informer que le dîner était servi. Je descendis de l'escabeau après avoir replacé sur son rayonnage le traité de chimie que j'étais en train de consulter. Depuis combien de temps n'avait-il pas été lu ? Quand quelqu'un le rouvrirait-il de nouveau ?

Je saluai les Frères en sortant. La vie me rappelait loin de cette paix si riche et si rassurante, hors du temps. Une pensée me traversa l'esprit : dans quelques heures, mon destin serait scellé.

Le réfectoire, uniquement éclairé par des chandelles, offrait une quiétude autre que celle de la bibliothèque. Les ombres des hautes voûtes gothiques vacillaient au rythme des souffles, la lumière dorée nimbait la vaste pièce d'une atmosphère d'un temps plus ancien.

Seule notre équipe occupait les longues tables de bois sombre – observant leur rythme millénaire, les Frères avaient mangé bien plus tôt que nous, après l'office des vêpres. Le repas démarra rapidement, sur tous les plans.

William semblait détendu, ce qui me rassura presque.

— As-tu eu le temps de réfléchir ? me demanda-t-il.

— Je crois, oui.

Ma réponse reflétait mes incertitudes. Il plissa les yeux et choisit ses mots avec soin :

— Cette action contre toi nous affecte comme jamais nous ne l'avions été. Nous ne sommes pas nombreux dans notre cercle et n'en sommes que plus proches. Le problème à régler n'est pas celui d'un collaborateur, mais d'un ami. Nos récents succès contre leurs

cartels industriels les ont ébranlés. Ils ont dû se focaliser sur toi puisque tu en es en partie responsable. Cependant, tu comprendras que même si cet attentat est tout à fait inhabituel à notre niveau, nous devons réagir comme pour n'importe lequel de nos hommes.

— Vous êtes en train de m'expliquer que je vais mourir.

Sa réponse ne vint qu'après un long silence.

— Ce n'est pas facile à dire, surtout à toi, mais c'est la seule possibilité. Cela signifie aussi que tu ne pourras plus occuper tes fonctions – au moins dans un premier temps.

J'inspirai profondément.

— Donc, fis-je remarquer, d'ici quelques mois, quelques années peut-être, je pourrai retrouver mon niveau d'activité au sein du Groupe. Tout rentrera alors dans l'ordre – sauf sur le plan personnel.

Je sentais peser sur moi un poids terrible. Tous compatissaient, bien sûr, mais personne n'avait le choix.

William releva la tête.

— Tu dois comprendre notre position, dit-il doucement. Tu sais que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous aider, toi et les tiens. Nous y mettrons toute la puissance du Groupe.

— Il n'est pas question de puissance, William, je sais ce dont nous sommes capables partout dans le monde. C'est de cœur qu'il s'agit, d'affection. C'est pour ça que nous nous battons au fond, non ? Pourquoi l'un des éléments les plus fidèles et les plus actifs du

Groupe se verrait-il privé brutalement, injustement, totalement de ce pour quoi il combat pour le reste de la terre ?

Kathleen me regardait avec tristesse. Elle tendit la main vers moi mais suspendit son geste, indécise.

— Pas totalement... objecta-t-elle. Nous sommes là. Tu sais ce que tu représentes pour nous. Tu n'es pas seul. Depuis le temps que nous nous connaissons... Songe au passé que nous partageons, aux espoirs, à l'esprit...

— Je tiens aussi à des gens qui ne sont pas des nôtres ! répliquai-je vivement. Si demain, on vous séparait des personnes que vous aimez, vous réagiriez comme moi. De toute façon, même s'ils ne savent presque rien de mes activités, mes proches auront des doutes. Au pire, la certitude d'une machination. Nathan surtout. Lui ne croira jamais à un accident.

Je me redressai et fixai William dans les yeux.

— Je regrette, je ne peux pas l'accepter. Le problème pour moi n'est plus de savoir si je dois disparaître ou non, mais de décider comment je vais faire pour rester aussi avec eux.

— Tu oublies de quoi sont capables nos adversaires ! protesta Antoine. Il y a encore deux jours, tu te battais contre des rats, maintenant, tu affrontes des hyènes. Elles ne te lâcheront pas. Si tu restes officiellement en vie, tous tes proches seront menacés.

— Je trouverai le moyen de les protéger. Plutôt mourir réellement que de vivre sans ceux que j'aime.

Le dîner se termina sans moi. J'avais besoin de réfléchir. Je ne gagnai pas directement ma chambre ; je fis une halte à l'église, m'asseyant au fond pour ne pas déranger les Frères en prière. Dieu ne résoudrait rien, mais sa maison m'apporterait la paix de l'esprit.

Je devais me débrouiller seul.

Je n'ai trouvé la solution ni dans l'église ni ailleurs. Cette soirée, j'aurais normalement dû la passer avec les miens. Mes engagements ne m'avaient guère laissé de temps pour construire quelque chose en dehors de notre organisation, et il ne me restait que peu de famille. Et pourtant, si rares soient nos rencontres, ils étaient le dernier lien avec ma vie d'avant, avec l'innocence. Bon sang, ce qu'ils me manquaient... On n'apprécie jamais le bonheur quand il est là. On ne l'évalue qu'après, à l'ampleur des regrets.

C'est cette nuit-là que j'ai pris la décision de t'écrire, d'écrire comme je t'aurais parlé, avec l'espoir que ce serait inutile parce que nous nous retrouverions, mais aussi avec la foi que si ce n'était pas le cas, personne ne mentirait à ceux que j'aime.

L'aube arriva trop vite. Dans la nuit, le capitaine d'une péniche avait signalé à la police un corps pris dans les racines des arbres bordant la Seine.

Le cadavre fut repêché à moins de trois kilomètres du lieu de l'explosion. Sexe masculin, taille moyenne, brun, pantalon de running gris, sweat-shirt bleu marine, Nike

pointure 43... Le séjour dans l'eau et la chair déchiquetée ne permettaient pas d'identification plus précise.

J'étais officiellement décédé.

Je ne cessais de penser à ma famille, qui devait maintenant savoir. J'aurais tout donné pour tout arrêter, tout avouer, revenir en arrière. Mes activités m'avaient souvent contraint à mentir par le passé, au moins par omission, mais cette fois c'en était trop. J'aurais tellement voulu que personne n'y croie... L'affection des miens leur permettrait-elle un jour de me pardonner pareil mensonge ? Je n'étais plus sûr de rien.

Incapable de rester seul, je me mis à la recherche d'Andrew.

Je le trouvai assis sur un banc de pierre dans le cloître. Un rapport était ouvert sur ses genoux, mais il ne le lisait pas. Les yeux dans le vague, il ne m'avait pas remarqué. Lorsque j'arrivai près de lui, il cligna plusieurs fois des paupières.

— Ça va ? demanda-t-il machinalement.

Je m'assis face à lui, sur le mur bas qui entourait le jardin intérieur.

— À ton avis ?

Il soupira.

— Je comprends ce que tu ressens, mais dis-toi une chose : si tu étais vraiment mort, tes proches auraient de la peine de la même façon, sauf que tu ne serais pas là pour y penser. Réagis, tu as un avenir à construire et tu auras besoin de toute ton énergie. Ne te disperse pas. C'est terrible à dire, mais tu t'épuises sur une partie déjà jouée.

Je lui fis part de mes doutes et réaffirmai ma conviction que Nathan refuserait de croire à la version officielle. Il remuerait ciel et terre pour connaître la vérité, et cela même le mettrait en danger.

Je quittai Andrew un peu plus tard, incapable de faire autre chose qu'errer tel un zombie, épuisé physiquement et moralement, bouleversé, hanté par la souffrance imposée à ceux que j'aimais, encore incapable d'élaborer une stratégie.

Nous nous retrouvâmes tous une dernière fois avant d'avoir à nous séparer. Personne ne pouvait rester plus longtemps. Le climat était étrange, comme si tout le monde, moi inclus, considérait l'affaire comme réglée.

Avec le recul, je crois plutôt que tous, nous espérions que les choses allaient évoluer rapidement.

Plus motivé que jamais, Derek assurerait le suivi de mon cas. Il commença son compte rendu dès que William nous eut rejoints.

— D'après nos agents, le corps qui a été retrouvé n'a pas éveillé de soupçons. Le permis d'inhumer a été signé tout à l'heure, la cérémonie est prévue pour mardi. Nous n'avons rien dit ni rien fait à l'intention de tes proches. Tu

es désengagé de tous les dossiers que tu suivais ; Antoine et moi avons déjà pris le relais comme tu le sais, et nous continuerons. Ça te laissera les mains libres, tu vas en avoir besoin.

William prit la parole à sa suite. Je lus sur son visage la détermination et la force d'âme qui lui valaient le respect de tous.

— Tu es assez intelligent pour comprendre toutes les implications du plan que tu échaufdes. Nous ne pouvons garantir ta protection que si nous contrôlons tout. Or tu vas être obligé de retourner dans une zone à très haut risque, et tu vas le faire sous ta seule et entière responsabilité. Si tu as besoin d'aide, dans la mesure du possible, nous serons présents. Davantage à titre privé qu'au nom du Groupe. Tu entames là un projet personnel qui n'entre pas dans notre mission. Tu restes l'un des meilleurs éléments que nous ayons comptés, et je préférerais personnellement te voir adopter une conduite moins dangereuse, pour toi en tant qu'ami, et pour le Groupe en tant que ton supérieur. Mais notre éthique n'a jamais voulu que nous imposions sans raison, et nous respecterons donc ta volonté.

J'opinaï en silence, reconnaissant qu'ils ne s'opposent pas à ma décision, mais conscient de ce que cela impliquait. Comment allais-je garder un lien avec ma vie d'avant ? Qui prévenir ? Qui serait capable de savoir sans m'en vouloir ?

Nathan était le plus proche de moi, mon ami de toujours. C'était lui que je devais avertir, à lui que j'allais expliquer pourquoi j'avais

disparu. Lui aussi avait failli y laisser la vie, il pouvait comprendre.

C'était avec lui que je pouvais refaire surface. Par lui, forcément. Je n'avais pas été aussi sûr de quoi que ce soit depuis l'explosion qui nous avait séparés.

Nathan, tu étais le seul à pouvoir m'aider à revenir sans rien détruire de plus.

J'avais décidé de quitter l'Écosse pour me rapprocher de Nathan. Vue de l'hélicoptère qui me ramenait vers la France, l'abbaye n'était plus qu'un point clair dans le paysage couleur ardoise.

Il existe plusieurs sortes d'amis. Ceux de l'enfance, que la vie pose à côté de votre berceau ou dans votre classe, avec qui l'on apprend tout, sur soi et sur le monde. Il y a les copains, ceux que l'on ne voit que pour rire sans jamais les connaître vraiment. Et il y a ceux avec qui l'on vit, sans forcément savoir pourquoi mais sans être capable de faire autrement. Nathan avait appartenu aux deux premières catégories avant de faire définitivement son entrée dans la troisième. Beaucoup d'humour et une franchise dénuée de tout tabou lui simplifiaient la vie. Il était optimiste, joueur, sérieux parfois, décidé toujours, voire obstiné. Un homme d'une loyauté rare.

Pour savoir ce qu'allait penser Nathan, je n'avais qu'à me demander ce que j'aurais moi-même pensé. Très peu de choses nous différenciaient : la couleur des yeux, la carrure, et un

léger écart d'âge. J'étais de quelques jours son cadet – treize, exactement.

En écrivant les quelques lignes qu'un garde déposerait le soir même à son domicile, j'éprouvai la sensation que ce message serait une intrusion. Comme si j'étais un revenant que le monde n'accepte plus et renvoie à l'au-delà. En lisant mes mots, Nathan aurait sûrement l'impression d'entendre un fantôme.

Je lui donnais rendez-vous le surlendemain à Notre-Dame de Sous-Terre, l'une des chapelles de la crypte de la cathédrale de Chartres. Je la lui avais fait découvrir. L'endroit n'était pas trop loin de Paris, il pourrait s'y rendre sans attirer l'attention. Chartres était aussi une zone que nos ennemis n'oseraient pas profaner. Personne n'avait jamais réussi.

Si Nathan acceptait de venir, ce serait la première étape sur le chemin du retour.

Chartres était une ville truffée de points de chute potentiels. Près d'une centaine de personnes du Groupe y vivaient et y travaillaient. Nous n'utilisions ni listings ni organigrammes ; il n'y avait aucune trace de l'appartenance de chacun à notre réseau. Tout reposait sur des contacts personnels au sein d'un même échelon. Les gardes se connaissaient entre eux ; je n'étais, pour ma part, en relation qu'avec les dirigeants du Groupe et leur équivalent parmi les moines et les supérieurs de la Confrérie. Ce principe garantissait la sécurité et la réalité humaine du Groupe.

J'étais en lien avec les Frères résidant au presbytère de l'église Saint-André et étais certain d'y trouver l'hospitalité.

L'hélico me déposa à quelques kilomètres de la ville. Un garde m'attendait avec une voiture pour me conduire dans le centre.

Quelle que soit la direction d'où l'on arrive, le premier édifice que l'on aperçoit est forcément la cathédrale. Ses flèches inégales et sa toiture vert-de-gris semblent posées au milieu de nulle part, tant elles apparaissent bien avant

la cité qui l'entoure. Pour les uns, Notre-Dame de Chartres est le joyau du gothique, pour les autres un ancien lieu druidique, un fief templier, un lieu de pèlerinage, ou même la porte vers un autre monde. Sa magnificence et son passé chargé d'histoire en font un lieu de prédilection pour les allumés de toutes sortes, les faux spirites et les vendeurs de secrets de Polichinelle.

La vieille ville a été construite autour de la cathédrale, sur une colline. Les quartiers anciens s'étendent sur les flancs, descendant à l'est jusqu'à l'Eure ; de l'autre côté, la limite est plus floue et le moderne jouxte l'ancien.

La voiture s'arrêta au bout de la rue de la Tannerie. Je descendis et continuai seul. Le gel de la nuit n'avait pas encore complètement disparu. La rue longeait joliment le fleuve ; les maisons à colombages avaient le cachet des cités médiévales. L'eau était limpide, le courant rapide. Des canards barbotaient de lavoir en lavoir. Les arbres centenaires complétaient ce tableau idyllique.

La demeure des Frères était située sur la berge opposée. Le temps était clair, l'air vif. Sur certaines façades et dans les jardins, des décorations annonçaient Noël. Deux femmes revenant visiblement des courses papotaient sur le trottoir. Une matinée d'hiver ordinaire en France.

J'enfilai l'étroit pont enjambant l'Eure et allai frapper à l'entrée du presbytère. Au bout de quelques instants, la porte s'entrebâilla sur une jeune fille en robe bleue. Elle avait les traits

très fins, le regard pétillant et les joues rosies par le froid.

— Bonjour, la saluai-je, je viens voir Benoît. Pouvez-vous me dire s'il est là ?

— C'est à quel sujet ?

— Dites-lui que je viens de loin et qu'il est sur ma route.

La jeune fille referma le battant après m'avoir demandé de patienter. Il n'y avait dans ma réponse aucun code, seulement la vérité. Les formules magiques n'avaient jamais été une spécialité du Groupe – pas pour ces situations...

Cette fois, ce fut un homme qui vint m'ouvrir. Il me fit signe de lui emboîter le pas et me précéda dans les corridors de la vieille maison.

— Benoît est dans l'église, il va vous recevoir.

Nous passâmes devant plusieurs portes. Beaucoup étaient fermées mais certaines laissaient entrevoir des bureaux encombrés de livres et de documents.

Nous traversâmes un petit jardin à la luxuriance strictement maîtrisée, puis pénétrâmes dans l'église et débouchâmes dans la nef. Mon guide appela doucement et Benoît apparut. J'étais dans la pénombre, il ne me reconnut que lorsqu'il fut tout proche, dans la lumière diffuse des vitraux qui déposaient leurs couleurs sur mon visage.

— Quelle surprise, toi ici ! Quel bon vent t'amène ?

En serrant mes mains entre les siennes, il ajouta :

— C'est un bon vent, au moins ?

Benoît remercia l'homme qui m'avait introduit et m'entraîna au centre de l'édifice. Je



13852

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 21 mai 2023*

Dépôt légal mai 2023
EAN 9782290388495
OTP L21EPLN003489-557300

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion